



Les régates à la Martinique : un patrimoine "vivant"

Isabelle Dubost

► To cite this version:

Isabelle Dubost. Les régates à la Martinique : un patrimoine "vivant". Le patrimoine maritime et fluvial, acte du colloque Nantes avril 1992, Collection des colloques de la Direction du Patrimoine, 1993. <hal-01655145>

HAL Id: hal-01655145

<https://hal.science/hal-01655145v1>

Submitted on 4 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Actes des Colloques "Le Patrimoine
maritime et fluvial" Nantes Atlantique 1992

Collection des Actes des Colloques
de la Direction du Patrimoine

pp 210-214

1993

Les régates à la Martinique : un patrimoine maritime "vivant"

Isabelle Dubost

Un patrimoine n'est pas seulement composé de biens techniques ou esthétiques, mais aussi de pratiques sociales et d'un corpus de savoir-faire, de connaissances. Ainsi, à la Martinique, les régates de canots appartiennent au patrimoine des pêcheurs et au patrimoine culturel martiniquais, voire antillais. Elles constituent un fait social dynamique en évolution.

Ces manifestations s'intègrent dans une continuité historique, géographique et technique.

Cette tradition est ancienne puisque les Caraïbes pêchaient, guerroyaient et pratiquaient des régates sur de grandes pirogues propulsées à l'aide de pagaies ou gréées à la voile, comme l'atteste C. de Rochefort en 1667 : "Le caracolis [médaille de cuivre en forme de croissant] c'est le butin le plus rare et le plus prisé qu'ils remportent des courses qu'ils font tous les ans dans les terres des Arouagues, leurs ennemis" (T2, p. 374). Ces pirogues étaient fabriquées à partir d'un tronc d'arbre évidé, le gommier (*dacryodes hexandra griseb*), qui a donné son nom au canot, ou l'acajou rouge (*cedrella odorata*). Le savoir-faire concernant la fabrication des canots et certaines techniques de pêche a été transmis aux nouveaux arrivants, dès le début de la colonisation au XVII^e siècle.

Ce patrimoine a subi de multiples transformations techniques au cours des siècles. Ces gommiers, bateaux traditionnels de pêche et de régates manœuvrés à la voile et à la rame, ont été modifiés pour supporter le poids d'un moteur hors-bord, puis ils ont été délaissés au profit d'autres embarcations, plus stables car plus ventruées, les yoles. Celles-ci sont construites avec une charpente première constituée d'une quille

et de membrures, et d'un bordé à franc-bord. A partir des années 50, l'introduction du moteur (aujourd'hui, la puissance motrice varie entre 75 et 150 cv) a supplanté la voile et les rames sur les yoles. De plus, le bois a cédé la place au polyester. Cette évolution a d'abord été plus marquée sur la côte atlantique que sur la côte caraïbe. Aujourd'hui, il est rare de trouver des pêcheurs qui pratiquent leur activité sur des gommiers. Ces pirogues provenaient de Sainte-Lucie et de la Dominique où les bois étaient *fouillés* et chauffés pour élargir la coque, puis aménagés à la Martinique par des charpentiers de marine qui rehaussaient la coque de bordages et inséraient des membrures. Les îliens étaient alors en étroite relation pour ce type d'échanges qui se poursuivent encore pour les canots de régates. A Sainte-Lucie, il est dorénavant interdit de couper le gommier, qui est devenu une espèce végétale protégée. Ainsi, il est certain que dans les années à venir ce type d'embarcation disparaîtra définitivement du paysage antillais.

Autrefois lorsque les pêcheurs partaient pêcher, ils se lançaient des défis à la voile, poursuivant ainsi une concurrence technique sur un plan ludique. De grandes régates étaient organisées à certaines occasions: le 29 juin lors de la fête de saint Pierre, patron des pêcheurs, lors de la fête patronale dans chaque commune ou bien encore pour Pâques. Ces manifestations étaient locales et ne touchaient que la population maritime. Aujourd'hui, les régates deviennent un spectacle.

Dans tout l'arc antillais, des manifestations semblables se déroulent sur les embarcations locales: à Anguilla, à Antigua, en Guadeloupe et aux Saintes, dans les Grenadines, à Bequia, à Carriacou. Aux Saintes, ces pratiques tombaient en désuétude mais depuis 1989 la population se mobilise à nouveau et les *boat saintois* rivalisent avec ceux de la Guadeloupe. A Saint-Barthélemy, lors des régates de bateaux de charter, des *bateaux-pays* sont en concurrence dans une catégorie spéciale. A la Martinique, les régates de yoles se situent sur la côte atlantique et celles de gommiers ainsi que leurs corollaires, les *bébés-yoles* et les *bébés-gommiers* (de plus petites dimensions, manœuvrées par des adolescents) sur la côte caraïbe. A Grand-Rivière, au nord de l'île, des régates de *pri-pri* ont lieu pour la fête patronale. Il s'agit de radeaux à une voile, fabriqués avec deux bois reliés par des petites planches. Ces régates avaient presque disparu, mais des jeunes ont réactualisé ces manifestations depuis 1990.

Les bateaux de pêche ont subi des améliorations pour les régates. Les formes de la carène ont été conservées bien que les dimensions aient été changées: l'embarcation est plus effilée et plus étroite, mesurant entre sept et neuf mètres de long. La technique de construction a évolué même si la conception générale s'effectue encore sans plan. Les bordages des yoles sont joints à l'aide de résine synthétique et enduits puis peints alors qu'ils sont calfatés sur les gommiers, comme les yoles de pêche l'étaient autrefois. Le ponçage est la phase primordiale pour assurer à l'embarcation une extrême rapidité. Les gommiers et les yoles sont dirigés avec une pagaie engagée dans un engrenage (crans dans le tableau arrière). Trois hommes sont

nécessaires pour manœuvrer la pagaie qui pèse entre trente et soixante kilogrammes sur une yole. Pour assurer la stabilité et empêcher le canot de trop gîter, des *bois-dressés*, bouts de bois de trois mètres cinquante environ qui dépassent la coque, sont calés sous la lisse de l'autre bord, et déplacés à chaque virement de bord. Une personne prend appui sur chaque *bois-dressé* qui sont au nombre de huit ou neuf. L'équipage de yole est formé de quatorze à dix-sept personnes et d'une dizaine pour les gommiers selon la force du vent et les voiles utilisées. En effet, les courses se font à une ou deux voiles: la grand-voile et la misaine (le foc). De rares courses ont lieu avec des rames.

Trois charpentiers de marine, de renom, fabriquent ces canots. Ils ont un statut social important. Ils ont trouvé, grâce aux régates, une occasion de se reconvertir car les canots de pêche en bois ne sont plus fabriqués. Seuls deux charpentiers de marine, dont l'un est très âgé, construisent encore des gommiers. Ce métier tend à disparaître et ce savoir-faire n'est plus transmis. Les embarcations sont minutieusement préparées pour chaque course et jalousement dissimulées à l'abri des regards des non-initiés dans des abris fermés, peu accessibles, car l'équipage modifie des détails régulièrement, en collaboration avec le charpentier de marine pour être le "meilleur". Certains patrons préfèrent garder le canot à proximité de leur lieu de vie pour surveiller les allées et venues des concurrents ou bien celles des malveillants. Quelques municipalités ont financé des hangars.

Ce fait social a été réactualisé et surtout réinterprété. Il touche dorénavant toute la population martiniquaise et son enjeu s'est modifié.

Les régates ont une fonction de cohésion et de dynamique sociale importante.

Les régatiers sont en étroite relation avec la pêche. A l'origine, les membres des équipages étaient tous pêcheurs. Depuis quelques années, ces régates connaissent un engouement exceptionnel, fortement médiatisé par la radio et la télévision. Aussi des "terriens" s'initient-ils aux manœuvres et courent-ils dorénavant avec les pêcheurs, toujours majoritaires. La plupart des patrons restent des pêcheurs. Ces régates requièrent un savoir-faire important, intériorisé par l'observation, et la connaissance des courants et des vents pour utiliser judicieusement les voiles et la force d'inertie du canot. Les compétences d'un individu, que celles-ci soient de l'ordre du métier de pêcheur ou de régatier, sont mises en parallèle.

Un pêcheur est souvent présenté comme équipier ou patron d'une embarcation de course avant de l'être comme bon pêcheur, pourtant un *coursier* sera choisi d'abord en tant que bon pêcheur. A bord, les relations relèvent de la coopération et de l'amitié. Cette cohésion du groupe est d'autant plus forte qu'elle est stimulée par l'esprit de compétition entre les équipages. Ce type de rapports se retrouve au niveau professionnel, les membres d'équipage étendant cette solidarité dans la pratique de leur métier. L'équipage est accompagné d'un groupe de supporters, à terre et en mer. Durant les régates qui se déroulent en plusieurs manches, un canot suit avec du matériel en réserve et des équipiers remplaçants.



La signification que l'on peut donner à ces régates est la transposition d'une concurrence professionnelle à une compétition ludique et sportive.

Autrefois, les pêcheurs d'une commune se confrontaient pour prouver leur savoir-faire de marin et l'efficacité de leur canot.

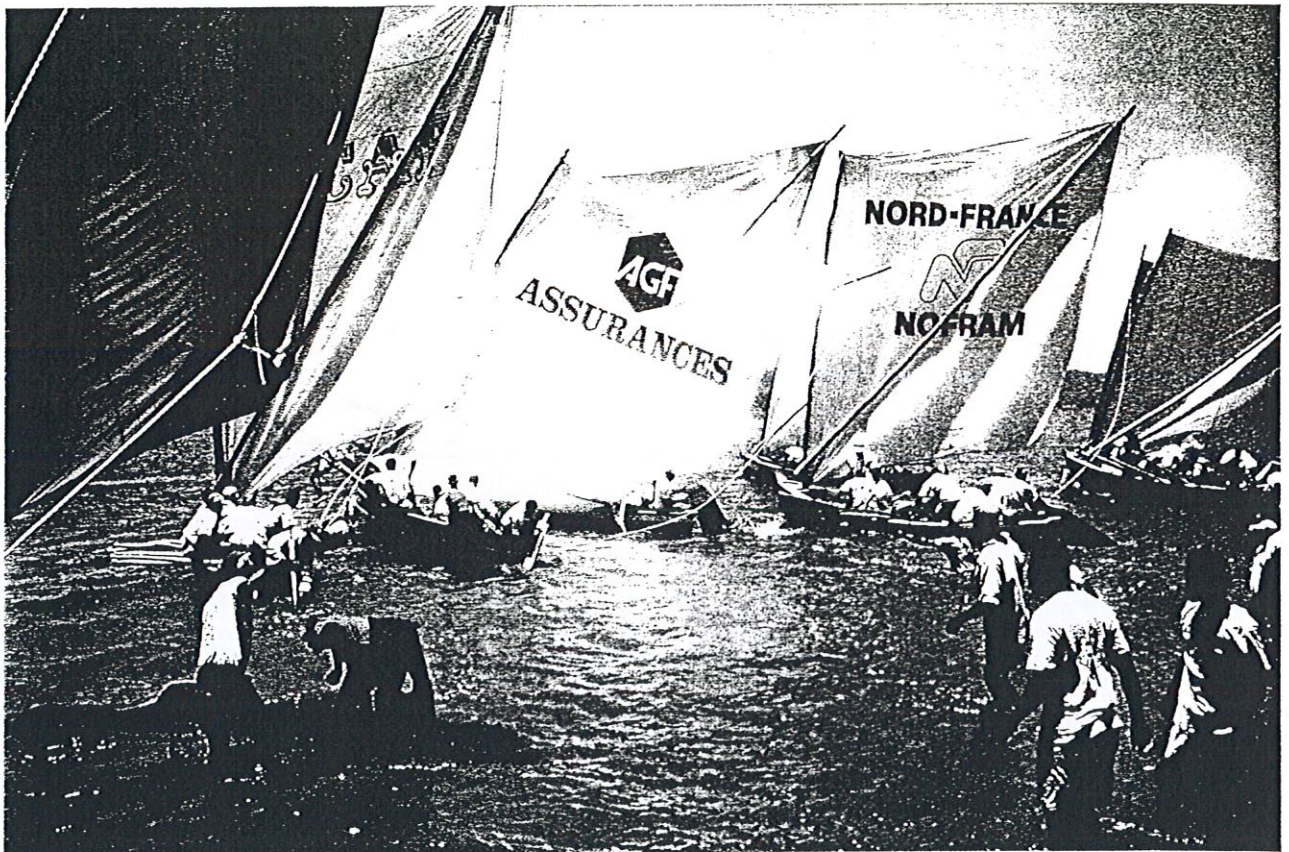
Aujourd'hui, chaque bourg possède plusieurs embarcations et la compétence d'un canot n'est pas le seul enjeu, mais c'est aussi celle de tous les marins d'une commune. Les régates créent une cohésion interne dans une commune pour gagner face à une autre commune. Par exemple, sur la côte atlantique, les yoles du Robert sont chaque année en concurrence directe avec celles du François. Or, au niveau de la pêche, ces populations de pêcheurs sont également en concurrence puisqu'elles pratiquent les mêmes types d'activités dans les mêmes zones, au-delà de la barrière de corail. La rivalité est transférée sur un plan ludique, les antagonismes latents sont ainsi "ritualisés" pour éviter des débordements. Il en est de même pour les Guadeloupéens et les Saintois qui sont dans une situation conflictuelle constante qu'ils transcendent au niveau sportif. Les Saintois, qui revendiquent une appartenance au monde maritime, forment une population marginale du fait de leur phénotype (ils sont peu métissés) et de leurs activités socio-économiques entièrement tournées vers la mer. Ils se disent d'ailleurs les "meilleurs pêcheurs des Antilles" et se targuent d'avoir enseigné la pêche aux Marie-Galantais... Cet antagonisme accentué, vécu de part et d'autre, est stigmatisé lors des compétitions. Dans ces îles, les régates ont été réactualisées.

Les régates sont l'expression d'une identité professionnelle et régionale, plus exactement territoriale et communale. Des bourgs revendiquent l'origine de ces

Régate de gommiers : mise en place du mât

(Cliché D.R.)

régates. Par exemple, au Robert, les pêcheurs sont persuadés que les régates de yoles sont le fruit de leur histoire: les pêcheurs qui travaillaient et vivaient sur les îlots de la baie sont réputés pour les régates qu'ils organisaient de manière impromptue lorsqu'ils se rendaient au bourg les jours de marché pour vendre le produit de la pêche. Les défis à la rame ou à la voile étaient lancés à tous les canots qui retournaient sur les îlots. A Grand-Rivière, les pêcheurs revendiquent les premières régates de gommiers alors qu'ils ne participent plus à celles-ci car les mésententes actuelles les empêchent de former des équipages. Ces revendications sont associées à l'image de marque de la commune: à Grand-Rivière, les pêcheurs s'estiment être les plus performants de la Martinique car la mer est ici dangereuse et les risques importants. Les pêcheurs s'organisent par quartiers pour entretenir un canot et les équipages sont constitués entre voisins. Entre les différents quartiers d'une commune, la concurrence est virulente. Par exemple, au Robert, cinq yoles sont en concurrence. Les équipages s'entraînent ensemble dans la baie d'une manière informelle. La rivalité est aussi très forte entre les pêcheurs des deux côtes: les uns soutiendront que les gommiers sont des canots supérieurs aux yoles et vice-versa, alors qu'ils ne s'affrontent pas dans des régates, bien que le projet soit en cours de réalisation. Cette situation est à l'image de la réalité au niveau de la pêche. Les pêcheurs de la côte caraïbe ont une réputation de "traditionalistes" pour ceux de la côte-au-vent. D'une part, parce qu'ils sont les seuls, ou presque, à pratiquer encore leur métier avec des gommiers, d'autre part, parce que certains engins traditionnels comme le *tombé-levé* - petit casier en bambou qui ne séjourne pas dans l'eau - est toujours utilisé. D'ailleurs, les pêcheurs de ces deux régions ont peu de



relations entre eux. Lors de la promulgation des résultats, le nom du canot gagnant est toujours associé à son lieu d'origine.

Au même titre que la pêche, les régates trouvent une assise sociale dans la famille et dans les zones où l'activité halieutique est grande. En effet, elles forment une cohésion familiale par le biais de la transmission des savoir-faire. Des lignées de pêcheurs ont donné des *coursiers* réputés et il n'est pas rare qu'un père et ses fils s'entraînent dans différents canots, ce qui n'est pas sans créer des situations de rivalité discrète ou cocasses.

Mais, sous l'aspect ludique, d'autres phénomènes sociaux surgissent, laissant entrevoir une dynamique sociale qui dépasse une cohésion communautaire des pêcheurs.

Les régates prennent une envergure martiniquaise. De plus en plus de "terriens" participent à ces manifestations, de fait ou en tant que spectateurs. Elles sont établies selon un calendrier et un plan didactique. Cette cohésion entre générations est majeure. En effet, le savoir-faire des pêcheurs a évolué. Autrefois, pour devenir pêcheur, il était nécessaire d'acquérir non seulement des connaissances quant aux techniques de pêche, qu'il s'agisse de la fabrication des engins, de la manœuvre ou du système de repérage en mer avec les points d'alignement..., mais aussi des techniques de navigation. Depuis la motorisation des embarcations, un pan de savoir-faire est devenu caduc, car la navigation à la voile était périmée. L'accès à la profession exigeait moins de compétences. Or la participation des jeunes pêcheurs aux régates a un aspect positif, celui de l'acquisition de connaissances dans le maniement des voiles, car un des équipements de sécurité obligatoire à bord des canots est la voile en cas d'avarie de moteur.

Régate de gomiers : début

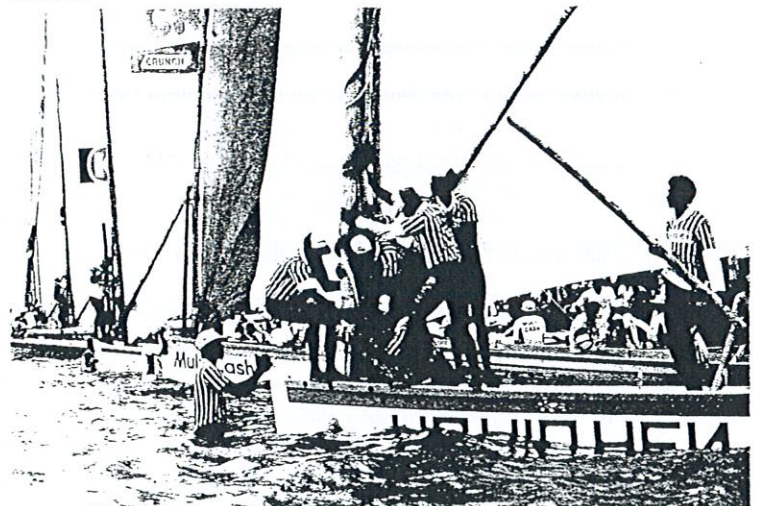
d'une manche

(Cliché D.R.)

P. les autres
ont à la
côte

Régate de yoles : départ

(Cliché D.R.)



L'évolution des régates, qui d'une activité ludique, de délasserment, pour les pêcheurs, sont devenues une activité de loisir, a entraîné une perception du corps différente. On note une métamorphose dans le discours, à propos des qualités physiques d'un *coursier*. Les vieux mettent en évidence les compétences techniques, tactiques pour gagner une course: il s'agit de bien connaître les vents, le système des *marées* (des courants), pour être le plus performant. Les jeunes, quant à eux, valorisent les capacités physiques, au-delà du savoir-faire. Un bon équipier est à la fois lourd pour assurer une stabilité à l'embarcation et agile car, pour virer, les hommes doivent changer les *bois-dressés* de bord avec une grande rapidité, tout comme les voiles, chacun étant à un poste fixe. Tous s'entraînent régulièrement et les jeunes pêcheurs font du sport pour se maintenir en forme. Ils sont, souvent, également des footballeurs. Ainsi, participer aux régates c'est aussi s'initier à un monde d'hommes qui possède ses règles d'accès et d'exclusion, ses conventions de connivences et de rivalités et ses codes de comportement. L'équipage, à terre, entretient ses relations privilégiées de solidarité et de convivialité.

Ici, le sport est un moyen de prolonger d'une manière ludique le métier de pêcheur avec ses contraintes et ses savoir-faire, mais le corps prend une ampleur symbolique. Il n'est plus seulement celui qui donne la force de tirer les casiers de l'eau ou de hâler les filets à bord du canot, bien que la *pêche à miquelon* (pêche à la traîne) soit la plus noble car elle requiert agilité, rapidité et harmonie des gestes... Le corps dans les régates devient esthétique: il est moulé dans des vêtements colorés à l'effigie du canot, uniformes pour tous, sensuel, car il est dans une action partagée par tous les membres de l'équipage, dans une gestuelle commune. Il est dans l'être et l'apparence. Le corps est en représentation, qui plus est, montré à l'œil de la caméra pour la télévision. Aux Antilles, le corps est toujours mis en valeur: le "paraître" est le premier signe offert dans l'échange relationnel. L'habillement est essentiel: ce qui se montre doit être beau, recherché, sans tenir compte du coût que cela engendre. Le sport est parfois pratiqué à outrance: course de fond, culturisme... Ainsi, cette nouvelle façon d'aborder les régates, pour les jeunes, est une ritualisation du corps, de la virilité.

L'individu est alors valorisé dans cette pratique: cet homme de la mer possède un savoir-faire difficilement

accessible pour un terrien que la mer déroutait, il est initié discrètement aux activités masculines. Il est intégré dans une "société" d'hommes. Ces pêcheurs qui appartiennent à un univers "relégué", longtemps dévalorisé, changent ainsi de statut. *X.P. pjs auvers*
La relation entre la pêche et les régates est donc observable à différents niveaux, pourtant une évolution apparaît dans les relations sociales. Les pêcheurs privilégient une certaine autonomie dans leur activité. Les techniques de pêche pour lesquelles les capacités et les compétences individuelles priment sont mises en valeur dans le discours. Les systèmes d'échange et d'entraide ne fonctionnent que dans des circonstances particulières, comme la solidarité en cas de danger ou de nécessité (mort...). Les réseaux sociaux sont totalement associés à la notion de territoire (le quartier; la commune) et à la famille. Ici, l'habitat est dense et l'intimité restreinte aux maisons. Dans cette situation où le regard des autres est omniprésent, le poids social prégnant, l'espace privé et l'autonomie sont recherchés. Dans ces communautés, l'enjeu social se situe dans cette interaction espace privé/espace public dont la limite est fragile et peu déterminée.

Or, dans les régates, le collectif prédomine. L'équipage forme un tout solidaire constitué à partir d'une volonté de vaincre. Un but et une passion soudent ce groupe qui à terre poursuit ces rapports.

Aussi, l'évolution des régates qui sont devenues des activités de loisir, de compétition ludique, entraîne un bouleversement dans les relations sociales. Des changements risquent d'intervenir, à long terme, dans les comportements des pêcheurs si les régatiers mettent en œuvre à terre le même type de fonctionnement.

Les régates sont donc des manifestations qui jouent un rôle social important par la force de cohésion, de coercion et de dynamique sociale qu'elles impliquent. Inscrites dans une continuité historique, technique et régionale, elles n'en sont pas moins soumises à des transformations tant au niveau de la société martiniquaise, qui découvre la mer, qu'au niveau des pêcheurs qui, de professionnels de la mer qu'ils étaient, prennent une grande importance dans la définition d'une société de loisir. Les régates sont l'expression d'un attachement à une profession et à un territoire. Elles relèvent surtout d'un processus identitaire maritime. Ce patrimoine n'a donc rien de figé car il appartient à une dynamique sociale dont il est un des rouages.

Bibliographie

C. de Rochefort, *Histoire naturelle et morale des Isles Antilles de l'Amérique* Lyon, 1667, C. Fourmy, 2 t., 1246 p.

J. Morice, "Les gommiers", *Revue des Travaux de l'Institut des pêches maritimes*, 22 (1), 1965, pp. 64-84.

Notes

1. Les termes en italique sont ceux qu'utilisent les pêcheurs.

(Texte oublié à la saisie à insérer p 4)

Elles sont établies selon un calendrier et, depuis peu, sont régies par les associations de *gommiers* ou de *yoles* qui figent des règles. Les coursiers deviennent des "professionnels", bien qu'ils ne soient pas rémunérés. Il existe depuis six ans un Tour de la Martinique à la Yole, qui, d'année en année, prend une importance médiatique et sociale grandissante. Des pêcheurs prennent des vacances, seul moment où l'activité est délaissée, pour suivre cet événement qui dure une semaine, fin juillet début août, et les supporters se déplacent de communes en communes pour être dans le vif de l'action, logeant d'une façon précaire. Des régates de *gommiers* interentreprises ont été organisées en 1991 : les équipages étaient formés pour la moitié de non marins et de "professionnels". Un équipage féminin s'était constitué et les pêcheurs l'ont accueilli avec étonnement et curiosité. Dorénavant, ces compétitions mobilisent toute la population, dans chaque commune, et elles sont commentées dans tous les lieux de socialisation avec passion. La commune du Robert organise, de plus, une Fête Nautique durant laquelle les régates sont les temps forts de ces réjouissances.

L'enjeu de ces régates est aussi économique. En effet, le budget pour la construction d'une embarcation, son entretien et celui du matériel, est très lourd. Un propriétaire prend en charge les frais, mais il est aidé en cela par des "sponsors" privés. Ceux-ci donnent alors leur nom au canot, inscrit sur la voile, ce qui leur permet de financer une publicité sur les lieux publics. Un petit commerce prend de l'essor sur le littoral lors des manifestations : des *ajoupa*, cabanes en bois, sont construites temporairement sur les plages et aux alentours pour accueillir les spectateurs et les nourrir ; différents objets sont aussi vendus.

Le public différencié et élargi de ces régates a modifié l'appréhension d'un espace "sauvage" qui devient socialisé. Il est, en effet, étonnant de constater que la mer attire la population alors que cet élément naturel n'est que très peu lié à l'histoire martiniquaise. Cette île au goût sucré s'est constitué une histoire terrienne fondée sur l'économie de la canne à sucre, et la mer a toujours été laissée pour compte. La pêche n'a jamais été un secteur d'activité majeur. Les pêcheurs sont une population à part, bien qu'ils s'intègrent dans la culture martiniquaise. La mer est celle dont on parle peu : il n'existe pas de littérature orale à son sujet, si ce n'est des récits de pêche fructueuse. Le littoral n'est fréquenté par les "terriens" que pour des occasions ponctuelles comme la fête du *matoutou* — qui est un facteur de rassemblement — pour déguster ce plat à

base de crabes de terre. Toutes les plages sont alors investies par les familles : les femmes concourent pour la réalisation du meilleur *matoutou*, les hommes jouent aux dominos et font des paris d'argent... La mer est un élément qui fait peur, d'ailleurs, peu de gens se baignent hormis les antillais de la métropole. Ainsi, les régates sont un prétexte pour se rapprocher de la mer, la vivre de loin par une sorte de transfert : les "terriens" visualisent un fait maritime de la berge, en perspective, sans y participer.

Les régates réactualisent la navigation à la voile. Abandonnée depuis les années 50, elle retrouve ainsi une ampleur disparue de l'environnement martiniquais. Certes, elle n'appartient plus au domaine de la pêche mais à celui du loisir. Pourtant le savoir-faire concernant la navigation à la voile perdure grâce à ces manifestations. Les anciens transmettent leurs connaissances aux plus jeunes et les relations entre deux générations sont maintenues sur un plan didactique.

(A insérer p 214)

Non seulement, les régates amènent une cohésion sociale, mais elles ont aussi une fonction de coercition. Pour un temps donné, tous se retrouvent et implicitement, à travers une pratique très codifiée, réglementée, les problèmes de concurrence sont transposés dans la compétition. Les conflits latents ou bien exacerbés sont détournés de leur cible et sont ainsi régis. Ils perdent leur densité mais ne sont pas pour autant annihilés. Il existe une continuité dans les rapports sociaux car des pratiques rituelles persistent, ce qui montre à quel point les régates sont intégrées dans l'univers de la pêche.

Les canots de régates sont soumis aux mêmes rituels que les canots de pêche. Il s'agit de pratiques pour *apporter la chance* et pour se *protéger du mal* et des *mauvais esprits*. Les pêcheurs prient et se signent avant de prendre la mer, à terre, chez eux ou en mer. Ils versent des *essences* et des *huiles* à base de plantes dans le canot. Ils nettoient l'embarcation avec des *bains* préparés à partir de décoctions de plantes, mélangées avec du grésyl ou de l'*alcali*. —ammoniaque— L'eau utilisée est celle de la mer ou de l'eau douce ou bien encore celle de l'*embouchure*, la meilleure et la plus efficace, car elle est un mélange d'eau douce et d'eau salée. Le *bain* peut être aussi réservé pour l'individu et le matériel. Le canot est également tapé avec des feuillages. Ces bastonnades s'opérant le plus souvent avec de l'acacia. De plus, des fumigations à base d'encens, les *Trois Dons* ou les *Sept Dons*, sont faites dans la coque. Les *gommiers* et les *yoles* sont aussi bénits par le prêtre. Ces systèmes de protection agissent contre les actions engendrées par la suspicion et la *jalousie* des *autres*, comme le décrit un vieux pêcheur-régatier :

« il y a des maléfices qu'on fait, il y a des gens qui sont jaloux. Mon frère et moi on est toujours champion, c'est pourquoi, jusqu'à présent, on a une petite jalousie contre nous. C'est des *quimbois* qu'on fait. Une fois, on a été premier, M. était derrière nous, mais je suis un professionnel, je l'ai couillonné. M. a envoyé une vague après moi, mais il m'a pas pris. Lorsque j'ai vu la vague qui vient me taper pour pouvoir me chavirer j'ai fait courir le canot et la vague est passée derrière moi. Pour moi, il avait envoyé la vague. On a fait un maléfice, on a dit une prière.... »

Gagner une course fréquemment ou trop pêcher mérite l'étonnement des autres et leur désapprobation qui peut se traduire dans des actes : on va empêcher une réussite qui dérange, en ayant des pratiques néfastes ou en allant voir un *quimboiseur* — celui qui détient des pouvoirs (ce dernier peut faire le bien et le mal) — qui donnera des prescriptions, les *quimbois*.

Toutes ces pratiques pour se protéger ou se donner de la chance se retrouvent dans les régates et la pêche, mais les *coursiers* parlent moins facilement de ces rituels. Tout ceci se déroule de manière discrète, voire secrète, dans les hangars ou en mer, pour obtenir le plus d'efficacité possible. Ces rituels magico-religieux traditionnels intensifient le processus d'intégration de ces régates dans une société de pêcheurs structurée par un système de croyances et de concepts liés à la chance, au risque. Elles sont insérées dans une représentation du monde, dans un imaginaire social.

